

MONIQUE BÉGIN, MSRC

Hubert Guindon
1929-2002



C'est en décembre 1977 que Raymond Breton, sociologue, proposait la candidature d'Hubert Guindon à l'Académie I de la Société royale, candidature appuyée par Jacques Henripin, démographe, et par Roland Parenteau, économiste. Un an plus tard, le 24 novembre 1978, nombre de ses amis, collègues et étudiants, se retrouvaient à l'auditorium de l'Institut des recherches cliniques de Montréal, sur l'avenue des Pins, pour son intronisation officielle. En réponse à la fine présentation de Jacques Henripin, Hubert y avait offert une réflexion inoubliable d'ironie mordante sur la société canadienne et les élites politiques du temps, intitulée *Le sérieux et le solennel*. Peut-être se moquait-il aussi un peu de lui, l'enfant terrible de la sociologie canadienne, l'iconoclaste impénitent, maintenant devenu membre de l'auguste Société et de l'*establishment* académique qu'elle incarne.

On ne peut tenter de cerner Hubert Guindon sans parler de ses racines franco-ontariennes. Né à Bourget (ON), le 10 octobre 1929, il aura toujours été, même s'il a vécu à Montréal pendant quelque 45 ans, « un francophone hors-Québec ». Sa famille étendue était connue dans cette région de l'est ontarien et l'on se souviendra des noms de Fernand Guindon, qui fut député provincial à Queen's Park, ou du Père Roger Guindon, o.m.i., ancien Recteur de l'Université d'Ottawa. Très jeune, Hubert Guindon partit poursuivre ses études à Ottawa (BA et BPh, 1949; LPh, 1950; MA, 1951), avant de passer par Montréal (scolarité de doctorat en philosophie), pour finalement aller étudier la sociologie à l'Université de Chicago de 1951 à 1954. Dès son retour, il devenait, à 25 ans, professeur au Département de sociologie à l'Université de Montréal.

Dans le Québec d'avant la Révolution tranquille, j'ai eu la chance d'être étudiante d'Hubert Guindon. Il était à peine plus vieux que ses étudiants (et il ne payait pas de mine!), mais il émanait déjà de lui une autorité intellectuelle et morale inattendue lorsqu'on s'arrête à y penser. Dans le jeune Programme de maîtrise en sociologie de la Faculté des sciences sociales de l'Université de Montréal, où le Directeur était encore nommé par l'évêché pour s'assurer que les étudiants étaient protégés « des dangers de la pensée relativiste », Guindon faisait déjà figure d'iconoclaste. Nombre d'étudiants trouvaient ses cours désordonnés et, pire, inconfortables. Que voulait-il dire au juste? Pour d'autres, il était devenu un héros, l'oxygène qui nous manquait. Nous avions un manuel de sociologie, celui de Broom et Selnick, mais Hubert arrivait avec une coupure de journal ou une anecdote autour d'un événement d'actualité et, pratiquant la maïeutique socratique, nous entraînait dans une discussion à bâtons rompus, ricanant, déçu, triste, voire fâché, alors que nous, sa classe, cherchions encore des balises immuables dans ce Québec en pré-Révolution tranquille. C'est ainsi que C. Wright Mills, Horace Miner ou Everett Hughes envahirent notre quotidien à travers ces discussions ou les monologues d'Hubert, nous initiant aux remises en question fondamentales de la société autour de nous.

L'exercice n'était certes pas facile. Nous apprenions lentement et comme par osmose à être à la fois du dedans et du dehors de tel ou tel sous-groupe social, de l'une ou l'autre de ses institutions, de notre société tout entière, et à jeter un regard sympathique mais critique sur ses composantes et sur leurs rapports de force. La vie autour de nous devenait une formidable scène de théâtre grâce à l'analyste redoutable qu'était son spectateur attentif, Hubert Guindon. Cette distance que sa sociologie lui donnait de la vie sociale le mettait souvent en porte-à-faux, et il fut parfois mal interprété et mécompris, ce qui ne le dérangeait guère car il aimait bien brouiller les cartes.

L'esprit humain, aimait-il à répéter, fonctionne comme une machine à boules – *a pinball machine* – et la pensée cartésienne linéaire ou, pire encore, la nouvelle sociologie empirique et

« scientifique » qui s’installait alors au Québec ne reconnaissaient pas grand mérite à ses riches intuitions et aux hypothèses à contre-courant des modes intellectuelles du temps qu’il avançait. C’est au Canada anglais et non au Québec francophone qu’il fut avant tout reconnu comme sociologue exceptionnel. Mais cela ne l’a pas empêché de fouetter (symboliquement s’entend) ses collègues anglophones des autres provinces en remettant constamment en question leurs propres préjugés sur le Québec. Car Hubert Guindon était avant tout un esprit libre et il l’est demeuré jusqu’à sa mort. Il n’a jamais appartenu à aucune école, mais il a eu des disciples et des amis fidèles. L’œuvre d’Hannah Arendt sur l’impérialisme, les totalitarismes, et les violences qu’ils engendrent auront nourri pour les derniers vingt-cinq ans de sa vie sa propre révolte des injustices inadmissibles. Épris de liberté, il a dénoncé les totalitarismes académiques (et les autres), cherchant sans cesse à comprendre et à expliquer notre monde. Ce n’est donc pas accidentellement que Guindon se soit constamment intéressé aux élites politiques, religieuses et économiques de notre société.

Deux de ses anciens étudiants de Concordia, Roberta Hamilton et John L. McMullan, ont déjà établi l’importance et la place de son œuvre dans la société québécoise et canadienne dans leur remarquable Introduction aux essais d’Hubert Guindon dont ils ont dirigé la publication sous le titre *Quebec Society : Tradition, Modernity, and Nationhood*. Il reste à établir son influence ailleurs : en Italie, en France, aux États-Unis, entre autres. Son collègue et ami Kurt Jonassohn pourrait en témoigner.

Homme à la fois complexe et simple, profondément humain, devenu rebelle tolérant, il ne cessait de nous étonner. Il habitait nombre d’univers distincts, et pourtant il n’était pas mystérieux. Il a l’air d’avoir vécu mille vies, mais nous voyons maintenant que son cheminement suivait une ligne droite. Il avait une grande disponibilité aux autres, n’imposait rien, ne passait jamais de jugement. Avec Hubert, on pouvait parler de n’importe quoi. Sa capacité d’écoute des étudiants et des êtres en a aidé plus d’un. On ne s’en doutait guère, mais il aura souffert dans son corps durant plus de vingt ans, sans une plainte. En 1993, à la veille de sa retraite, il m’écrivait ceci : « Je suis plutôt en paix avec moi-même et de plus en plus avec les autres, ce qui me dérange un peu. » C’était un sage à qui nous devons beaucoup.

Monique Bégin, CP, MSRC, OC
Professeure émérite à l’Université d’Ottawa

(Le titre de l’auteur est donné selon le moment de l’écriture de la nécrologie)